



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1633

Date de sortie : 2 mai 2018

Nationalité : Japon – France

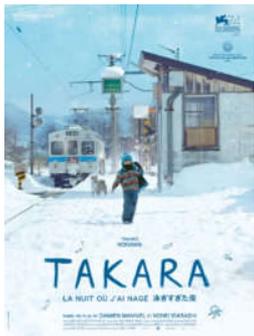
Distributeur : Shellac

Durée du film : 1 h 18

Du 20 au 26 juin

Takara, la Nuit où j'ai nagé

de Damien Manivel et Kohei Igarashi



Les montagnes enneigées du Japon. Comme chaque nuit, un poissonnier part travailler au marché en ville. Takara, son fils de six ans, n'arrive pas à se rendormir. Dans la maison silencieuse, le petit garçon dessine un poisson sur une feuille qu'il glisse dans son cartable. Le matin, sa silhouette ensommeillée s'écarte du chemin de l'école et zigzague dans la neige, vers la ville, pour donner le dessin à son père.

Mostra de Venise : 2 nominations

Note des réalisateurs :

Nous nous sommes rencontrés au Festival de Locarno où nous présentions nos premiers longs-métrages respectifs. Nous avons tout de suite parlé de cinéma et sommes devenus amis malgré la barrière de la langue. Quelques mois plus tard, nous avons décidé de faire un film ensemble au Japon. Damien voulait filmer la neige, et, Kohei, travailler avec un enfant. Nous sommes donc partis en repérage dans la région la plus enneigée du Japon, à Aomori, et y avons fait la rencontre d'un garçon de six ans, Takara. Ce qui nous a bouleversé chez lui, c'est son mélange de fantaisie et de tristesse, sa sincérité à toute épreuve... Dans la vie, son père est poissonnier et le petit garçon l'entend se lever chaque nuit pour partir au marché. Quand il rentre de l'école, son père dort. Ils se voient donc très peu. Nous avons tâché de raconter ce sentiment complexe d'amour et de distance, dans les pas de Takara.

Entretien avec les réalisateurs : (dossier de presse)

C'est la première fois que vous faites une co-réalisation. En quoi est-ce différent de vos précédents films ? Comment avez-vous trouvé un langage commun entre le japonais et le français ?

DM : On a écrit l'histoire et fait tous les choix ensemble mais sur le plateau on se répartissait naturellement les rôles. La plupart du temps, Kohei expliquait les actions aux acteurs et moi je dirigeais l'équipe technique, la caméra. Mais nous pouvions tout aussi bien inverser les rôles si la scène le nécessitait. Nous n'avons pas fixé de règle au préalable.

KI : Ce n'était pas très différent de mes films précédents, c'était très naturel de travailler avec Damien. On parlait en japonais, avec des mots simples. C'est peut-être la raison pour laquelle TAKARA raconte une histoire si simple.

C'est effectivement une histoire très simple, un film muet et pourtant très profond et universel...

DM : Nous avons essayé de trouver la meilleure façon d'exprimer les sensations et sentiments de notre enfance. Kohei est né au Japon, je suis né en France et pourtant nous avons trouvé beaucoup de similitudes dans nos souvenirs.

KI : Nous avons rencontré Takara et passé beaucoup de temps à jouer avec lui pour comprendre la vie qu'il mène et son monde. À travers lui, nous avons redécouvert notre enfance.

En parlant de Takara, votre acteur de 6 ans... comment l'avez-vous rencontré et comment a-t-il travaillé son rôle ?

KI : Nous l'avons croisé un après-midi par hasard après un concert qui grouillait d'enfants. Il courait partout, nous l'avons remarqué tout de suite. Nous sommes allés parler à sa mère et très vite, on a su que c'était lui.

DM : Mais c'est vrai qu'au départ, même si nous avions envie de le filmer, nous ne savions pas comment nous y prendre, car les premiers jours il était vraiment incontrôlable. C'est là où nous avons décidé de nous adapter à sa vie et notamment de faire jouer toute sa famille dans le film.

Dans Takara, tout est inspiré par la vie quotidienne, tout semble si naturel et pourtant il y a quelque chose en plus, une poésie qui émane de ce récit. Les sons ont une grande importance pour vous ?

KI : La première fois où je suis allé à Aomori, j'ai senti que ce lieu avait quelque chose de sacré. Nous avions cela à l'esprit quand nous filmions les paysages enneigés...

DM : Etant donné qu'il n'y a pas de dialogues dans le film,

nous avons mis l'accent sur l'environnement sonore, l'impression d'espace, les pas dans la neige, l'atmosphère si particulière d'Aomori.

Et puis il y a beaucoup d'humour, une grande mélancolie. C'était présent dès l'étape du scénario ?

DM : Il faut savoir que Takara est très créatif mais têtu. Il n'hésitait pas à faire ses propres propositions, souvent décalées et drôles. Quant à la mélancolie... Nous le filmions quand il est vraiment triste, quand il dort vraiment, c'est un

portrait sans filtre.

KI : Takara nous a tout de suite fait penser à un petit Chaplin japonais...



Filmé à hauteur d'enfant, Takara, la nuit où j'ai nagé ne quitte jamais le point de vue du petit garçon. Les adultes sont absents, lointains ou filmés de dos. Les seuls êtres vivants avec lesquels il communique sont deux chiens, dont il imite les aboiements joyeux. En l'absence de dialogues, les réalisateurs ont particulièrement soigné les bruitages et le silence mat, caractéristique des paysages de neige. Petit Poucet perdu dans la poudreuse, Takara retrouvera son chemin grâce aux images contenues dans son appareil photo. Ces petits cailloux numériques ancrent dans la modernité ce conte intemporel qui s'achève, comme un rêve, après un long sommeil. **(Sophie Joubert : L'Humanité)**

Un petit garçon, qui veut montrer un dessin à son père, fait l'école buissonnière et parcourt des kilomètres dans la neige pour le rejoindre. Un duo franco-japonais de cinéastes réussit un conte épuré, presque muet, d'une grâce incroyable. **(Télérama)**

Sans se substituer au point de vue de l'enfant, la mise en scène place le regard à sa hauteur pour en capter le rapport au monde apparemment innocent et banal, mais dont de petites touches signalent qu'une intimité moins innocente s'y dissimule.

(Benoît Smith : Critikat.com)

«TAKARA», PETIT BONHOMME DES NEIGES (Markos Uzal : Libération)

De film en film, Damien Manivel dessine une œuvre que l'on pourrait qualifier de minimaliste, chose rare dans le cinéma français. A chaque fois, le geste est le même : placer un ou des personnages dans un lieu précis, en les saisissant dans un état de disponibilité qui leur permet de s'ouvrir pleinement à cet environnement, d'être traversé par lui et par sa météorologie ... Takara, coréalisé avec le Japonais Kohei Igarashi, pousse plus loin encore la simplicité et le dénuement en suivant un enfant de 6 ans (Takara) fuguant à travers un paysage totalement enneigé - à Aomori, précisément, dans la région la plus neigeuse du Japon.

Traversée. Parce que l'enfant ne parle pas et que le jeu est inhérent à sa façon d'être au monde, le rapport entre réalité et imaginaire est ici plus ténu encore. Un prétexte de fiction (Takara sèche l'école pour montrer un dessin à son père qui travaille trop tôt pour qu'il puisse le voir le matin) entraîne l'enfant dans une traversée géographique (de la campagne à la petite ville), à plusieurs vitesses (à pied, en train, en voiture), et dans plusieurs états physiques (de la joie des jeux dans la neige au sommeil profond). L'ancrage dans la réalité concrète des lieux et l'attention

documentaire aux gestes du gamin préservent le film de forcer l'émotion et de sombrer dans l'attendrissement.

Les cinéastes ne contrebalancent pas non plus le côté mignon du garçonnet par un peu de cruauté facile, il suffirait pourtant de bien peu pour frôler le drame. Car une seule chose les intéresse au fond : la pure présence de l'enfant, sans chercher à la canaliser, dans un récit plus haut que lui ou dans des sentiments préconçus par les adultes.

Contemplation. Ce minimalisme et cette simplicité apparente sont ainsi le fruit d'un équilibre très rigoureux entre une observation minutieuse du visible et un recul enfantin sur le monde. Cela passe par la précision de la mise en scène, où la contemplation est allégée de toute parole, où un son légèrement amplifié est capable de rendre quasi burlesque un détail très réel, où les cadres mettent en valeur le côté jouet ou maquette d'une construction ou d'un véhicule, aspect renforcé par l'omniprésence de la neige qui infantilise le paysage. Ainsi, l'art minimaliste de Manivel et Igarashi confine ici à la miniature, détaillant patiemment, plan par plan, un Japon à hauteur d'enfant, discrètement hanté par les films d'Ozu, le plus grand des cinéastes miniaturistes.

On pense à Albert Lamorisse ("le Ballon rouge") pour la manière d'évoquer poétiquement les audaces, les craintes et les déterminations de l'enfance face à un monde qu'elle tente d'appréhender. **(Xavier Leherpeur – L'Obs)**

Cette même semaine :

- **Don't worry, he won't get far on foot**, de Gus Van Sant
- **Nul homme n'est une île**, de Dominique Marchais

le 25 juin, à 19 h : soirée en partenariat avec Le Collectif pour la Transition Citoyenne et Colibris 01